

C.I.R.A.

Colliers



Marie-Claude a 32 ans et une fille de 9 ans et demi.
 Paumée comme tant d'autres, elle essayait d'assumer sa solitude. Puis un jour elle craque. Au chômage, elle refuse d'aller pointer elle n'envoie plus sa fille à l'école (donc plus d'argent). Elle s'enferme dans son appartement avec sa fille et décide de ne plus s'alimenter... Les voisins s'inquiètent, les pompiers arrivent et cassent un carreau, ouvre la porte aux flics qui la conduisent à l'hôpital psychiatrique de Maison Blanche à Neuilly sur Marne en camisolle de force. Quelques membres de la famille ont pu la visiter au début de son hospitalisation. La semaine dernière, à deux copines, nous avons décidées de lui rendre visite. Mais d'après Madame le Docteur X... responsable de la section, ce n'était pas le "bon jour", elle dormait...

(Par l'interne, nous avons appris qu'elle avait eu un entretien avec le Docteur X... qui lui apprenait, qu'elle ne sortirait pas ce jour comme prévu. Elle aurait mal supporté la nouvelle, aurait été agressive, et maintenant dormirait... Les jours qui suivirent ne furent pas de "bons jours" non plus...)
 On téléphonnait à l'hôpital le lendemain, on nous répondait sèchement qu'elle était interdite de visite pendant une semaine.
 Depuis nous avons appris qu'elle serait en cure de sommeil et de ce fait interdite de visite pendant quinze jours.
 Quand Marie-Claude sortira, elle n'aura pas un sou, pas de boulot. Aussi, toute adresse de psychologue sympa, toute somme d'argent et propositions de boulot (sur Paris) seront les bien venus.
 Les envoyer à Marie-Claire ANDRASI, 47, bis rue de Paris 93230 ROMAINVILLE

Colères

édité par un groupe de femmes libertaires

réunion tous les mardi à 19h30

au 51 rue de Lappe 75011 Paris M° Bastille

ABONNEMENT

4 numéros : 15 Frs

Soutien : 25 Frs

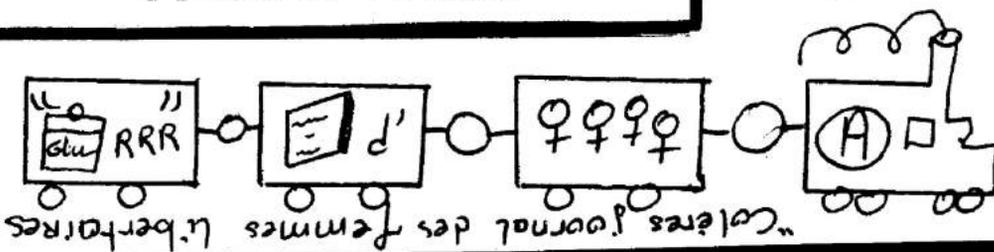
COURRIER

Adresse : 33 rue des Vignolles 75020 Paris

CHEQUES

à l'ordre de F. GILLES

une femme sans
 homme c'est
 comme un
 poisson sans
 bicyclette



édito

Après l'interruption des vacances, "COLERES" sort son numéro 1, avec au sommaire :

le quotidien des femmes dans les H.L.M.
un exemple de conception de logement populaire
des réactions de femmes de Lip et de copines face au chômage et au travail
et encore et toujours, le viol, épineux problème, car si nous sommes au clair pour refuser les assises, les alternatives collectives et positives ne surgissent pas, sujet de "crispation" qu'il faudrait aborder autrement...

Avec le numéro 0, "COLERES" a suscité des réactions diverses :

de nouvelles femmes sont venues, attirées par l'existence d'un regroupement féministe libertaire; certaines sont restées, d'autres sont parties ou reviennent épisodiquement - éternelle histoire des groupes femmes - sans que les motivations des unes ou des autres soient explicitées. C'est donc toujours le même noyau de base, plus ou moins, qui anime le journal.

pour certaines et certains, "COLERES" est positif de par son existence même; au sein du mouvement des femmes, un potentiel libertaire existe, est vivant, et le journal peut en être une des modalités d'expression, au même titre que d'autres revues et journaux d'ailleurs.

mais est-ce que des féministes libertaires se reconnaissent dans ce journal? A l'heure actuelle, il semble peut-être que non.

et cela rejoint d'autres critiques faites à "COLERES" : son côté à la fois "idéologique" et dans le même temps, composé de textes libres qui auraient pu se trouver dans tout canard de femmes.

Alors... alors, ces problèmes sont en discussion dans le groupe.

Il faudrait peut-être différencier l'équipe du journal du groupe "femmes libertaires" de Paris, favoriser la participation des femmes de province, et nous situer plus clairement tant dans les débats actuels qui traversent le mouvement des femmes, que dans les initiatives et les interventions.



VIOL : R.A.S.

Vendredi 20 octobre 1978 : réunion à l'Agéca organisée par la "Revue d'en Face" et "Questions Féministes" sur l'attitude des féministes face au viol et sur les actions que les femmes voulaient et pouvaient mener.

On s'apercevra très vite que le mouvement des femmes se ressent de la rareté des débats et de rencontres, car dès le début de la discussion, le manque de réflexions communes se fait sentir; en effet les groupes femmes ont évolué de façon interne sans qu'un débat ne soit mené à l'extérieur.

Deux courants d'idées s'opposent:

- les inconditionnelles des assises, soutenues par le comité anti-viol, qui ne se posent aucun problème sur la justice et l'emprisonnement. Le fait même de poser ce problème leur semble une offense aux "violées".
- les autres, plus hétérogènes, sans idées précises, sans solutions mais dont le recours à cette justice bourgeoise ne convient pas.

Qu'est-il sorti de cette réunion? RIEN

Et il ne pouvait rien en sortir.

- puisque pour le comité anti-viol s'est, encore et toujours, défendre le mec que de poser le problème de l'incarcération.
- puisque ce même comité répond qu'"on n'est pas là pour s'occuper du problème de la justice" quand on parle de justice bourgeoise répressive.

Il est vrai que c'est grâce à cette campagne juridique contre le viol et aussi parce que des femmes se sont battues pour qu'on reconnaisse le viol en tant que crime, que des femmes violées ne se taisent plus, ne se sentent plus coupables mais au contraire veulent lutter contre cette oppression qui se fonde sur la possession de la femme par l'homme

Evidemment nous - femmes libertaires - nous ne voulons pas avoir recours aux institutions bourgeoises. Si en tant que libertaires, nous les récusons et nous luttons pour leur destruction, ce n'est donc pas pour les appeler à l'aide même face au viol.

Alors que proposer concrètement?

- pratiquer l'auto-défense
- faire des actions contre la presse sexistes
- détourner les publicités (affiches dans le métro dans la rue)
- éduquer les enfants sous d'autres critères que gentille et soumise pour la petite fille et viril pour le petit garçon.



Mais toutes ces actions ne sont que préventives. Et que faire face à la révolte et à la colère d'une femme qui vient de se faire violer?

Dans notre groupe, certaines sont pour une action directe telle que

- bomber sur les murs du violeur
- badigeonner le mec avec de l'encre indélébile
- ou toute autre forme d'action violente et marquante

Mais d'autres pensent que ce type d'action conduit à la délation - méthode de collaboration préconisée par l'état et la police pour maintenir son ordre. Par ailleurs, l'auto-défense peut se transformer rapidement en justice populaire ou simple vengeance, ce qui est le recours actuel de la petite bourgeoisie fasciste.

D'autres actions ont peut-être plus d'impact

- porter plainte systématiquement à chaque fois qu'une se faisait accoster (action de femmes du 1^o arrondissement)
- montrer avec banderolles et tracts que la rue appartient aussi aux femmes, comme l'ont fait les femmes du 10^o à la suite de violents commis dans cet arrondissement.

D'autres alternatives, nous satisfaisant en tant que femmes libertaires verront peut-être le jour au fur et à mesure de nos pratiques.

LE VIOL

LE VIOL PHYSIQUE

Expérience douloureuse qui se ramifie comme une tumeur dans l'environnement... pour les proches.

Il est question de "l'acte", souvent mais peu de ses conséquences, pourtant! Pourtant, une enfant de 9 ans; ses tâtonnements, ses expériences du monde.

Et puis, un jour, baillonnée, attachée, violée par un voisin de 30 ans.

L'enfant garde longtemps le silence, puis elle parle à deux autres enfants, qui en parlent...

Les adultes. Leurs lois.

La machinerie sociale se met en branle. "Constat". Police. Justice. Audition. Répétition.

Curieux théâtre d'enfants.

Un avocat fort célèbre défend le violeur.

Un avocat de moindre renom la "violée".

Leur milieu social est le même.

Verdict: un an de prison à Fresnes... "dommages et intérêts" sic...

Les conséquences dont on parle si peu, tabou ou ignorance!

Internement de la mère. Electrochocs.

Fantasmes; délires de l'enfant.

Ce cri ravalé. Cette flaque rouge "pourvu qu'il ne s'échappe pas de prison", il va me tuer... me pousser sous le métro. Le retenir. Il veut ma mort...

sa sexualité mutilée pour un temps. Car "faire l'amour" peu longtemps, synonyme, pour elle, de viol-ence.

Et puis, conséquences aussi sur des proches.

Une tante accouche peu après le procès.

Deux adolescentes sont maintenant sur protégées et étouffées. La cage de verre existe... Triste bilan

Le violeur.

Un ouvrier d'usine réintégré après avoir "purgé sa peine". Fait à souligner, car ce n'est pas encore très fréquent.

"Physiologiquement malade" et qui par ignorance n'a pas été saigné.

Il est inquiet pour sa VIRILITE.

Les femmes l'effraient.

Alors, pourquoi pas une enfant?

Un an de prison à Fresnes; il y a 20 ans bientôt.

Si ce fait a eu des prolongements

il s'insère aussi dans une réalité institutionnelle précise.

C'est vrai, c'est une société de type patriarcal et phallogratique qui a jugé et condamné.

Mais ce que je condamne à mon tour, c'est une société qui institue la prison, l'enfermement.

Je ne prend nullement "fait et cause" pour l'homme. Mais je tente d'être logique dans l'analyse politique que j'ébauche.

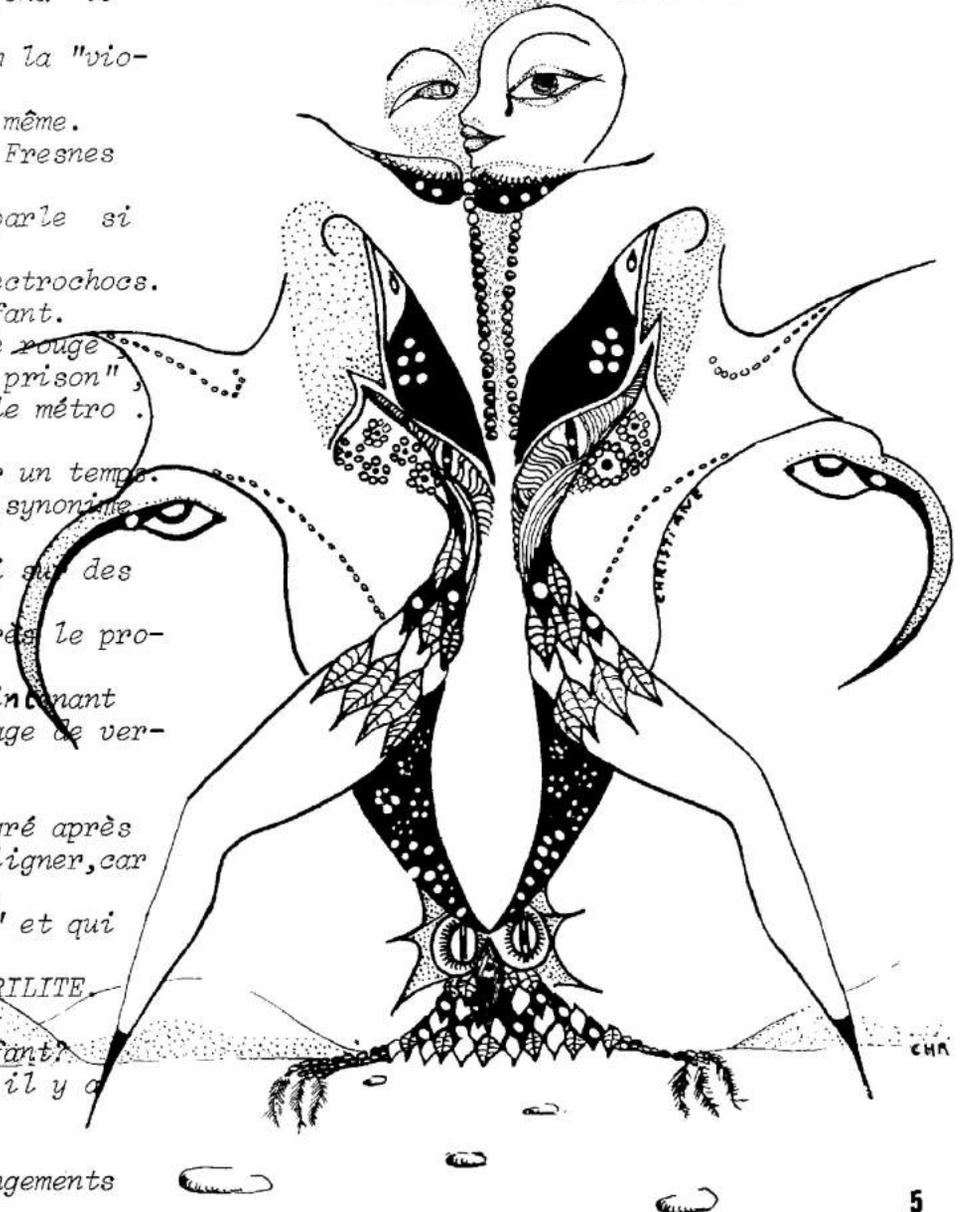
Condamner la justice parce qu'elle est une justice de classe et qu'elle ne résoud rien, puis y avoir recours est une incohérence.

Je crie non à l'enfermement, qu'il soit psychiatrique ou carcéral.

Je n'applaudis pas lorsque un patron va en prison.

Car enfin, l'enfermement n'est-il pas l'ultime recours, la solution magique d'une société dérangée?

L'alternative? Je suis...



CHA

les femmes au boulot

Les textes qui suivent sont des analyses et des réflexions sur le travail et les femmes. Ils sont là pour ouvrir un débat sur ce thème, car ils n'ont pas la prétention d'avoir fait le tour de la question.

Si on regarde les statistiques de l'INSEE concernant l'activité féminine, on s'aperçoit que la population active féminine augmente plus rapidement que la population active masculine.

Pourquoi les femmes travaillent-elles?

- En premier lieu par besoin d'argent.

"souvent le salaire féminin est un salaire d'appoint qui sert à payer une "traite de crédit, ou comble les fins "de mois difficiles."

- Le second point, surtout pour les jeunes femmes

"c'est un besoin d'indépendance et d' "épanouissement. De plus en plus elles" essaient de concilier vie professionnelle et vie familiale. Pourtant cette "notion de vie familiale brise la vie "professionnelle de la femme. Ceci est "du au problème de la natalité et à l' "inexistence de structure d'accueil "pour les enfants."

On constate d'après les statistiques que dès 25 ans, la proportion des travailleuses décroît. Lorsque les enfants ont grandi, une partie des femmes reprennent une activité (45 à 54 ans). C'est la coupure due au rôle des femmes vis à vis des enfants, qui stoppe sa vie professionnelle. La société, par le rôle qu'elle attribue à la femme, détermine sa vie professionnelle. Une femme est avant tout une MÈRE - c'est la logique de la société - elle doit s'occuper des enfants. Donc le facteur natalité est déterminant dans la vie d'une femme. Ainsi on remarque que parallèlement à l'augmentation du travail féminin, il y a une baisse du taux de natalité; de plus, la diffusion des méthodes contraceptives permet de choisir (pas toujours) sa maternité.

"La maternité est une entrave à la vie "professionnelle",

mais d'autres éléments interviennent dans le travail féminin.

Face à un marché de l'emploi qui n'est pas encore préparé à leur offrir les postes dont elles ont besoin, la plupart des femmes sont mal ar-

mées : elles n'ont qu'une qualification insuffisante, ou qui ne correspond pas à l'éventail des emplois proposés.

L'un des problèmes les plus urgents à résoudre pour donner aux femmes

"leurs pleines chances devant le tra-
"vail"

est celui de la formation. Or, si l'on considère la place actuelle des femmes dans les filières de l'éducation, un trait essentiel apparaît : leur orientation systématique vers certains secteurs souvent encombrés, sans perspectives de promotion, ou en perte de vitesse. Les filles sont relativement aussi nombreuses que les garçons dans les CET. Mais elles suivent en majorité, les cours préparatoires au secteur tertiaire. Il en est de même dans les lycées techniques publics, où la majorité d'entre elles se préparent au secrétariat, et essentiellement à la dactylographie. Même orientation à l'échelon supérieur, celui des IUT où les 2/3 des filles se destinent au secteur tertiaire.

Au niveau des études supérieures, elles sont aussi nombreuses que les garçons à disposer de diplômes d'enseignement secondaire, ouvrant l'accès à l'enseignement supérieur. Les disciplines où les filles sont plus nombreuses sont les lettres et la pharmacie; viennent ensuite les sciences, la médecine, le droit, les sciences économiques, et la préparation à la profession de chirurgien dentiste. Plus d'une étudiante sur deux se dirige encore vers les lettres. C'est donc essentiellement vers le secteur tertiaire que se sont orientées les femmes.

Quelles sont les causes de cette orientation? La tradition d'abord, la femme étant destinée à procréer, la recherche d'un mari sera plus importante qu'une bonne formation pour la recherche d'un métier. De plus, certaines formations nécessitent de longues années d'études qui sont impossibles à concilier avec une vie familiale. De ce fait de nombreuses jeunes filles s'orientent vers une scolarité à court terme (CAP, IUT, BTS). Quant aux choix des disciplines, il est dû au fait qu'une femme peut éventuellement poursuivre des études supérieures, mais pas dans le but d'une profession, seulement pour sa culture personnelle.

On trouve cette notion de culture dans les milieux bourgeois où la jeune fille sera plus facile à placer", si elle a un acquis culturel en plus de sa dot. Donc l'orientation professionnelle est aussi fonction du statut social

Suite p.14

lettres ouvertes, écrites par un groupe de femmes de lip

LETTRE OUVERTE DE GIROMAGNY

Pour les femmes de la lainière

On nous dit que vous risquez d'être licenciées prochainement. On sait ce que c'est, hélas, et on aimerait que nos expériences puissent vous être utiles.

Surtout, ne pensez pas qu'on se pose en « donneuses de conseils », non, on voudrait seulement vous témoigner notre sympathie et vous aider si on le peut.

Souvent, nous avons été aidées par d'autres qui ont lutté et souffert avant nous. C'est la solidarité ouvrière ; et si on veut progresser, il faut nous faire part les uns les autres de nos problèmes, de nos réussites, de nos doutes, de nos angoisses et des moyens que nous employons pour nous en sortir.

Nous les ouvriers, ouvrières, nous sommes tous de même classe, celle des exploités, et il faudra bien qu'on s'en sorte !

Aider à faire fleurir des idées, engager les gens à s'exprimer, c'est aussi important souvent que de les secourir financièrement. Si on vous écrit, c'est d'abord pour que vous sachiez que vous n'êtes pas seules dans le combat ; nous ne savons pas ce que vous pourrez faire, allez-vous lutter ? Allez-vous occuper votre usine ? Pensez-vous qu'il y ait possibilité de relance ? Si oui, allez-y ! Mais pensez bien à peser tous les aspects de la situation, ne laissez pas les partis politiques décider depuis « Paris », à votre place !

Vous savez qu'en 1973 nous avons lutté contre les licenciements, refusant d'être traitées comme des pions. Au cours de cette lutte, nous avons beaucoup appris, beaucoup réfléchi, mais... pas assez !

Et quand, après une période de relance de l'entreprise, nous avons à nouveau été licenciées en mai 1976, nous n'avons pas su tirer les fruits de nos expériences passées. C'est vrai que la conjoncture n'était plus la même, mais nous avons conscience qu'en 76 nous n'avons pas fait ce qu'il fallait pour lutter

vraiment et selon nos objectifs.

Nous nous sommes laissées mener par les organisations syndicales, leur accordant une trop grande confiance et leur laissant trop le pouvoir des décisions à notre place. Les organisations syndicales ne devraient entreprendre des actions et des démarches qu'après avoir vraiment consulté la base, facilité les discussions, écouté les avis. Certes, les délégués ayant l'habitude de ces problèmes peuvent apporter leurs idées, mais nous, la base, nous devons toujours garder le contrôle des stratégies de nos luttes. Si nous ne « sentons » pas de tout cœur que telle ou telle action doit se faire, nous ne devons pas la faire, nous ne devons jamais être des moutons. Pour agir, il faut comprendre et être d'accord.

En 1973, la lutte des Lip a démarré un peu comme une explosion ; nous tous ceux et celles de la base, nous nous engageons parce que nous étions d'accord entre nous. Sous notre poussée, la CFDT s'est trouvée prise dans le tourbillon (la CGT n'a rien fait d'utile). Notre principal délégué, Charles Piaget, dont vous avez sans doute entendu parler (CFDT), a exprimé au micro et dans les journaux ce que nous pensions,

ce que nous disions ; il n'inventait rien ; il n'était à vrai dire, pas plus révolutionnaire que nous, ni plus dynamique, mais c'est lui qui disait à haute voix pour le public ce qu'on disait tous et toutes entre nous. Alors, nous l'avons trouvé formidable ! Et pendant très longtemps, nous le sentions très proche de nous et nous avons eu une grande confiance en lui et à travers lui en la CFDT qu'il représentait.

C'est là que nous avons fait une erreur.

Lorsqu'en 76 il a tout naturellement repris le micro, nous sentions qu'il n'y exprimait pas ce que nous voulions. Nous sentions qu'il freinait notre lutte. Mais notre amitié pour lui était telle que nous avons laissé aller les choses ; certains et certaines d'entre nous se sont rendu compte très vite de ce décalage et ont essayé de le contrer, mais l'ensemble des gens ne voulaient pas écouter. C'est de cela qu'il faut se méfier ; nous avons une tendance à nous laisser guider nous avons été tellement habitués dès l'enfance à obéir ! Nous devons cesser de respecter systématiquement tout ce qui dirige, tout homme qui est à la tête d'une organisation, d'une associa-

J'AI VECU

DANS L'ILLEGALITE



ET ÇA M'A PLU !

tion, d'une entreprise, etc.

Et Charles, ainsi que d'autres, parlaient au nom de leur organisation et de leur parti politique. Ce n'était plus nous, hommes et femmes de la base qui décidions des stratégies de notre lutte. Cela est très grave. Les dirigeants devraient le savoir et ne pas embarquer les ouvriers dans des objectifs qu'ils ne ressentent pas, car un jour ou l'autre ça ne marche plus. Nous nous sommes donc laissés embarquer dans une forme de lutte que nous ne ressentions pas bien.

On nous a ressassé des conseils, nous culpabilisant par exemple d'être chômeuses. Nous devons, en manifestation crier des slogans tels que : « Nous voulons du travail ! ».

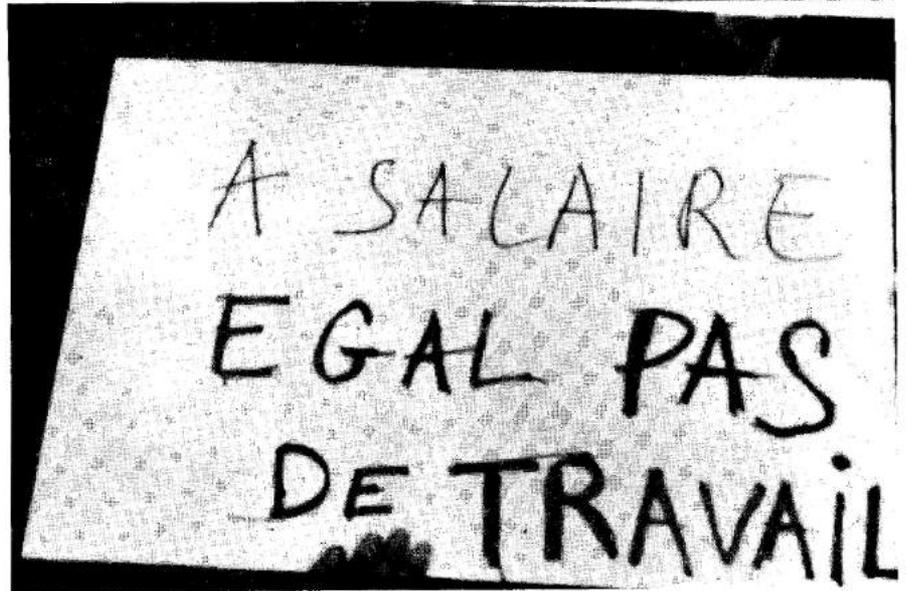
Et cela avait du mal à sortir de notre gorge, parce que le travail, nous savons bien que nous n'aimons pas ça. Un emploi, oui, nous en avons besoin, parce qu'il faut bien gagner notre vie, ne pensez pas que nous chicanons sur les mots, mais cela nous était désagréable de dire : nous voulons du travail !

Pour la première fois de notre vie, nous avons un an de vacances payées ! C'est un rêve pour une ouvrière ; tant de riches vivent ainsi, et tellement mieux... Nous pensons maintenant après avoir réfléchi que nous n'avons jamais à avoir honte d'être chômeuses. Nous n'osions pas profiter de cette année payée à 90 % de notre ancien salaire ; pourtant, nous l'avions bien gagné ; nous versions aux ASSEDIC et les Assedic, c'est fait pour ça, c'est comme la sécurité sociale pour les malades.

Notre licenciement, nous ne l'avons pas voulu, mais subi, alors... nous n'avons pas à avoir honte d'être chômeuses. N'importe quel travailleur peut un jour ou l'autre se trouver au chômage. Si honte il doit y avoir, c'est à ceux qui nous ont exploitées et rejetées.

Et puis, nous avons compris que nous avons été conditionnées à respecter le travail. Ce sont les gouvernements, les riches qui nous ont inculqué ce respect du travail. Qu'est-ce qu'il a, un ouvrier, une ouvrière à la fin d'une vie de besogne écrasante ? Une médaille, parfois ! c'est presque une insulte ; on accroche une médaille sur la poitrine d'un ouvrier et on le laisse croupir dans une demi-misère. La retraite n'est pas un cadeau des riches, c'est nous tous qui la payons en prélevant sur nos salaires !

Les riches s'octroient bien plus de vacances que nous, ils n'ont pas ce respect du travail qui mène tant



de pauvres bougres jusqu'à la limite de leurs forces.

Et nous, le peuple, à qui le fruit du travail ne profite pas, nous glorifions le travail ! On se moque de celui ou de celle qui n'aime pas travailler... !

Si encore notre travail était création, ou un métier choisi selon nos goûts et nos aptitudes ! mais hélas, presque toujours nous faisons des besognes sans attrait. Nous nous employons là où il y a de l'embauche, nous ne choisissons pas réellement. Nous allons en horlogerie quand il y en a près de chez nous et en filature quand il y en a dans le secteur. On nous place dans tel ou tel atelier ... et on se retrouve les mains dans l'huile, ou le dos courbé, les yeux usés sur des petites choses minutieuses dont nous ne savons même pas, exactement, à quoi elles servent !

Certaines sont dactylos, secrétaires et on croit qu'elles ont de la chance. Mais elles tapent des factures alors qu'elles aimeraient être dessinatrices, ou coiffeuse, ou vétérinaire...

Nous, la classe ouvrière, nous ne faisons jamais tellement ce que nous avons souhaité. Souvenez-vous de vos rêves de jeunesse... on nous a éduquées à respecter : TRAVAIL, FAMILLE, PATRIE.

Le travail : c'est pour enrichir les

riches ; le travail nous use, nous amène des maladies, ne nous permet jamais d'acheter vraiment ce qu'on voudrait, il faut bien nous modérer.

Les patrons nous privent de travail quand ça arrange. Ils nous rejettent quand ils n'ont plus besoin de nous.

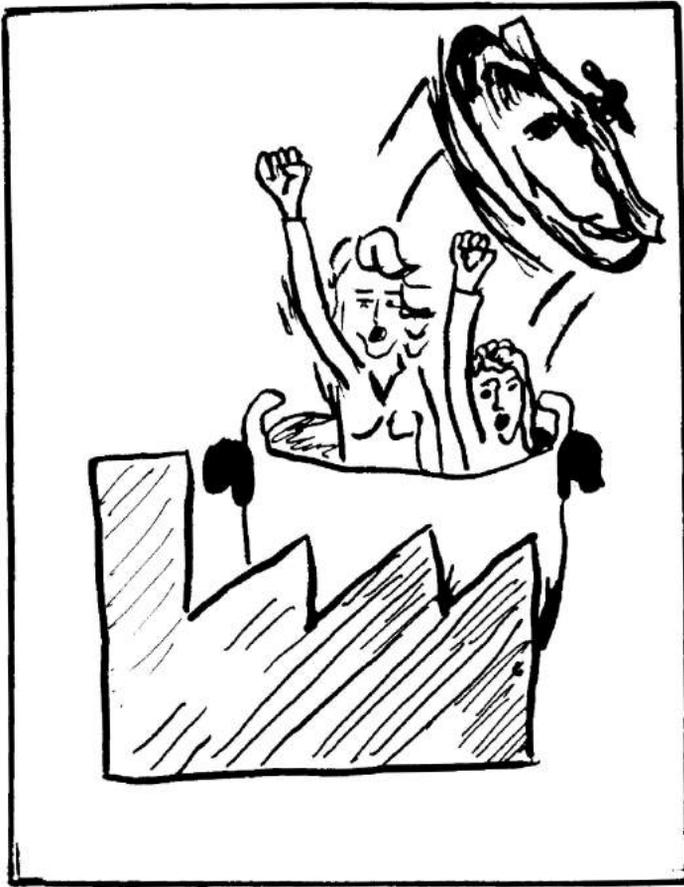
La famille : ça, c'est pour que les femmes fassent beaucoup de petits ouvriers pour les usines, beaucoup de petits OS et beaucoup de soldats pour la prochaine guerre. C'est aussi pour que les femmes restent bien tranquilles à leur foyer, bien isolées, bien occupées ; et leur homme chargé de famille est un ouvrier plus docile, il revendique moins, il ne peut pas changer de ville facilement...

La famille, c'est l'ordre garanti.

La patrie : au nom de la patrie, combien d'ouvriers, combien de paysans ont été envoyés en premières lignes dans les guerres ?

« La guerre est un massacre de braves gens qui ne se connaissent pas, au profit de gens qui se connaissent mais ne se massacreront pas » (P. Valéry)

En réalité, il n'y a qu'une patrie, c'est la terre et tous les opprimés sont de la même classe. Toutes les femmes exploitées, où qu'elles soient sur terre sont nos sœurs. La division, ce sont les dirigeants qui la provo-



quent. Nous ne devrions jamais accepter de nous battre contre d'autres ouvriers. Il y a la classe des nantis et celle des démunis. Tous les ouvriers du monde sont exploités, même si c'est à des degrés différents.

Ce qu'on pourrait dire, c'est que nous, la base, on ne devrait jamais perdre de vue que tout dirigeant, quel qu'il soit, représente un pouvoir autoritaire, sans cela « il ne dirigerait pas ».

Nous ne devons jamais déléguer notre parole. Tout le monde a le droit de s'exprimer.

En 73, nous pensons que nous avons pu nous exprimer assez bien. Mais lors de cette nouvelle lutte, nous n'avons jamais pu le faire. Nous n'avons pas su garder le contrôle de la lutte. Les dirigeants de la lutte représentent des partis politiques et nous ne sommes pas forcément toujours d'accord avec leurs idées et leurs stratégies.

Faut-il encore obéir ? toujours obéir ?

Il s'agit pourtant bien de NOTRE usine, de NOS emplois, de NOS destinées. Les appareils syndicaux sont là pour aider et non pour décider à notre place. Attention !

Et maintenant, après tant de sacrifices, de nuits de garde, de mani-

festations par tous les temps, de privations, nous en sommes au point zéro.

Une coopérative a été créée, mais elle fonctionne comme n'importe quelle entreprise capitaliste : discipline, hiérarchie, écarts de salaires, pénalisations, etc. Cette coopérative n'est pas riche, elle est fragile, alors on a tendance à vouloir l'aider à vivre, mais on s'aperçoit que nous sommes en train de nous forger nos prochaines chaînes.

Un emploi, oui, nous en avons besoin, mais nous devons lutter pour améliorer les conditions d'emploi de tous et de toutes.

Pour que les choses changent, il faut que nous soyons tous et toutes vigilants. L'important, c'est de ne pas laisser d'autres décider pour nous. C'est nous qui savons ce qui nous convient ; il faut parfois discuter longuement, en groupes, pour améliorer nos raisonnements, mais il ne faut jamais écouter et croire sans le vérifier les spécialistes ! trop de messieurs veulent notre bien, sans nous consulter. Personne n'a à décider, ce qui est le mieux pour nous.

Enfin, voilà quelques idées. Ne faites pas comme nous, ne vous laissez pas dominer.

Pour les femmes surtout, la lutte de classe est difficile, car les hommes de notre propre classe veulent aussi nous dominer. Tant qu'ils n'auront pas compris que la société ne pourra changer que lorsque hommes et femmes pourront lutter dans l'égalité, rien ne changera.

On vous embrasse et on vous souhaite bon courage.

Quelques femmes de Lip,
Besançon



BOS SER ?

PAS LE TEMPS !

Mölnlycke, entreprise suédoise mixte, implantée depuis 1970 à Boulogne-sur-Mer (fabrication de couches, serviettes périodiques, etc.) ferme ses portes le 25 novembre 1977, licenciant 250 ouvriers et ouvrières.

Le travail des femmes consistait à ensacher les couches arrivant sur un tapis roulant à une vitesse de 350 couches à la minute, tandis que celui des hommes était de surveiller et de réparer les machines. Dans les entreprises mixtes, les emplois les moins intéressants sont souvent réservés aux femmes (travail à la chaîne, tâches purement exécutives et très pénibles) ; les emplois masculins (machinistes) sont un peu moins durs et demandent un peu de réflexion (chercher les pannes, réparer les machines). Ça ne change pas beaucoup de la division du travail vécue à la maison.

Maintenant que nous sommes au chômage avec, comme convenu, 90 % de notre salaire (licenciement collectif pour motif économique), pendant un an, nous pouvons vivre cette situation différemment.

Soit dans la peur de ne plus trouver d'emploi après l'année écoulée. Alors, on saute sur le premier boulot proposé. C'est pour une question d'argent, parce qu'on ne travaille pas pour autre chose que ça.

Soit se réjouir de ne plus aller se vendre au patron pour quarante heures par semaine en travail posté (3 x 8), tout en regrettant qu'une année de garantie de ressources soit trop brève, puisque nous ne sommes pas responsables du fait que les patrons n'ont plus besoin de nous. Et puis, on se repose un peu, on l'a très bien gagné !

On reprend le goût de vivre, de paresser, de dire ouf... Puis, petit à petit, on se demande comment occuper son temps. On nous l'a tellement pris, ce temps, à l'usine comme à la maison ! On parle tellement pour nous et on décide si souvent à notre place qu'on perd toute initiative.

Les femmes ont pris l'habitude de faire leur ménage très vite, à cause de leur travail à l'extérieur ; car, ce n'est pas pour autant qu'elles étaient aidées par leur mari pour les tâches ménagères qu'ils considéraient, en bons phalocrates, comme dégradantes.

Une fois au chômage, elles ont donc de moins en moins l'impression d'être utiles, parce que le reste de leur temps est inemployé. Ou bien, elles s'investissent dans les tâches ménagères ou l'éducation des gosses, pour justifier leur existence, cela étant un des rôles que la société leur assigne. Cela peut expliquer qu'elles sont parfois moins motivées pour lutter contre les licenciements ou dans des comités de chômeurs.

Bien souvent, elles se souviennent des ami(e)s qu'elles retrouvaient à l'usine, avec qui elles discutaient de choses sur lesquelles on ne leur demande pas (plus) leur avis quand elles sont « femmes au foyer ».

Beaucoup de chômeurs (hommes) vivent très mal la situation d'être dépossédés de leur rôle qui consiste à en chier pour entretenir la famille (comme on le leur a toujours enseigné). Maintenant, il est de plus en plus fréquent de rencontrer des chômeurs qui refusent de s'intégrer dans ces schémas : par exemple, des femmes, bénéficiant des 90 % de leur salaire précédent, utilisent leur temps non seulement à faire le ménage et à chercher du travail, mais aussi à vivre d'autres choses qui leur étaient impossibles quand, en plus du travail ménager, elles se farcissaient leurs huit heures à l'usine. Certains hommes, conscients de l'abrutissement du travail, ne vivent plus le chômage comme quelque chose de dégradant, mais comme une possibilité d'avoir du temps pour vivre.

Ces découvertes d'autres choses se perdent difficilement ! Il sera plus dur de nous faire accepter de travailler autant et aussi bêtement qu'avant.

Merde ! Il faut réagir. On va pas se laisser robotiser. On est des individus, c'est sûr qu'on a besoin d'être créatifs, pour nous-mêmes, pas pour ces salauds qui nous dirigent. Et si on se retrouvait ailleurs qu'au pointage pour discuter de ce que nous vivons et pourrions faire ensemble ?



Pulsions

Dans le béton,
Tu sens la menthe et la craie,
Jeunesse, tu me suis sur des chemins incertains,
Mais respirons ensemble l'amour que tu me donnes de la vie,
Afin que nous ressentions intensément ces courts moments
Qui nous rassemblent et nous ressemblent.

Les humeurs qui nous séparent
Ne font qu'exciter nos corps qui s'entrelacent;
Quand tombe la nuit sur Paris,
Je jouis du spectacle humain
Qui déverse son flot de pantins désarticulés
Et obéissant à leurs fantasmes grotesques
D'orgies bourgeoises.

J'attends, telle une ombre, leur déchéance
Et leur écrasement dans un abîme sans fond
Qui achèveront leurs imprécations sur une plainte...
Dont les empreintes resteront à jamais sur les pavés!

Je jouis du spectacle de tes pierres
Qui s'enchevêtrent au fil du temps,
Et mon corps respire en cheminant
Le long de tes ruelles
Aux visages imprégnés de vieilles Révolutions.
Pour toi je me battrais,
Afin de faire revivre dans le temps
Tous ces artisans qui nous ont tracé le chemin
De la vie et de l'art
Et que la société actuelle a étouffé
De ses griffes, en s'implantant au nom de quelques arrivistes.
On n'arrache pas des racines sans mourir,
Et moi, je vis encore.

Ville rouge, Ville noire,
Ne t'endors pas sur des rêves batis par des hérétiques
Dont la seule issue est de t'enfermer dans un monde
Avec ou sans barreaux, mais nommée Prison.

R...EVOLUTION INACHEVEE
DANY LA NOIRE



du logement social en france

"Si tu veux être heureux
nom de dieu
pends ton propriétaire."

Juxtaposition de carrés, de barres reliées, parfois, les une aux autres par des espaces plus ou moins utilisables, parfois plantés d'arbres.

Triste bilan! qui a des origines historiques précises: l'industrialisation.

Ce phénomène a développé l'exode rural : les agglomérations ont vu doubler leur densité.

En 1930, les 3/4 de la population habitaient la campagne, en 1946, seulement 1/3.

Il va de soi que ce flux vers la ville n'était pas attendu!!! et cette main-d'oeuvre viendra augmenter l'espace habitable puisque l'on verra plusieurs familles vivre dans la même pièce.

Que peut-on attendre d'une telle promiscuité, sinon la peur des dirigeants.

Car n'est-ce pas à partir du moment où le logement des ouvriers devient une menace que diverses solutions sont envisagées.

La maison se voit gérée sous forme d'immeubles de rapport, de cité ouvrière liée à l'usine.

"Qu'il nous soit permis de formuler un dernier vœu : c'est celui de voir s'élever au tour des villes industrielles, un peu loin des usines, des cités ouvrières champêtres, c'est à dire que chaque famille posséderait sa maisonnette et son petit jardin. J'ai rarement vu un ivrogne parmi ceux qui le cultivent."

C'est le vœu des hygiénistes.

Il a fait son chemin puisque les HLM horizontaux existent avec leur cortège de contraintes et de crédits.

Apparaîtront ensuite l'épargne pour accéder à la propriété et la morale, naturellement qui la sous-tend.

"Qui ne voit combien l'espérance de devenir propriétaire rend l'homme plus travailleur, plus économe, plus rangé et combien la vie devient plus active et plus intéressante? La famille et la propriété sont les plus douces joies de la vie."

Ainsi naîtront les sociétés d'habitations économiques. En 1890, les sociétés d'habitations à bon marché : HBM. Après 1958, les premiers logements à bon marché, HLM, initialement logements populaires familiaux, s'édifient.



Au Havre (mon secteur de prédilection) une cité : "La mare rouge" de la barre - qui fait 120 m de long - à la cellule - espace minimum et bruyant de la famille.

Oui, je crois que nous pouvons parler d'une architecture réduite au minimum.

Les immeubles s'étalent dans leur monotonie. On a peine à y retrouver son entrée F, G, bloc 1, 2. Les espaces extérieurs n'offrent aucun moyen d'appropriation aux enfants. Les aires de jeux sont inexistantes, quelques vagues bacs à sable et arbres, des étendues de bitume et de graviers... mais sous les graviers...

La cellule d'habitat est sous-équipée. Que ce soit de 2 pièces aux 6 pièces, la cuisine et le séjour sont les mêmes. C'est un lieu commun que de parler de sur-occupation des logements. Les enfants dorment souvent dans la même pièce sans équipement sanitaire ni salle de bain.

O.P.H.L.M.

gère cet ensemble. Il y a concentré, depuis vingt ans et plus, une population sous-prolétarisée:

- impayés de loyers
- familles à problèmes (sic)

"Si vous ne payez pas votre loyer, vous irez "à la mare rouge."

Quel cynisme au regard des maux de la "mare rouge"!

Le but de cet office est atteint. Il a donné

à la "mare rouge" une unité sociale de classe: une accueillante famille mais aussi une certaine lassitude et la passivité : acceptation du présent, exploitation des ouvriers au SMIG femmes au foyer - très peu travaillent. Les enfants prolifèrent : 50% de la population Ils vivent dans les cours ou dans les rues. Aucun espace ne leur étant réservé, ils s'approprient les caves.

Or brusquement les pouvoirs publics ne pouvaient plus ignorer les problèmes de vétusté de ces immeubles dits "sociaux". Ils lancèrent une procédure exceptionnelle : habitat et vie sociale.

Cette procédure est interministérielle, de courte durée et offre des avantages financiers pour les collectivités locales et le OPHLM : groupement des différents gestionnaires financiers, concertation des services ministériels, équipement, logement, sport, santé.

Pourquoi un type de procédure de courte durée?

Il nous a fallu rendre un dossier en 3 mois... solliciter les différents financiers, prévoir la réorganisation, l'équipement et la réhabilitation de 1400 logements - cela à 5 personnes et naturellement entre spécialistes - pas même le temps de concerter la population quelle dérision!

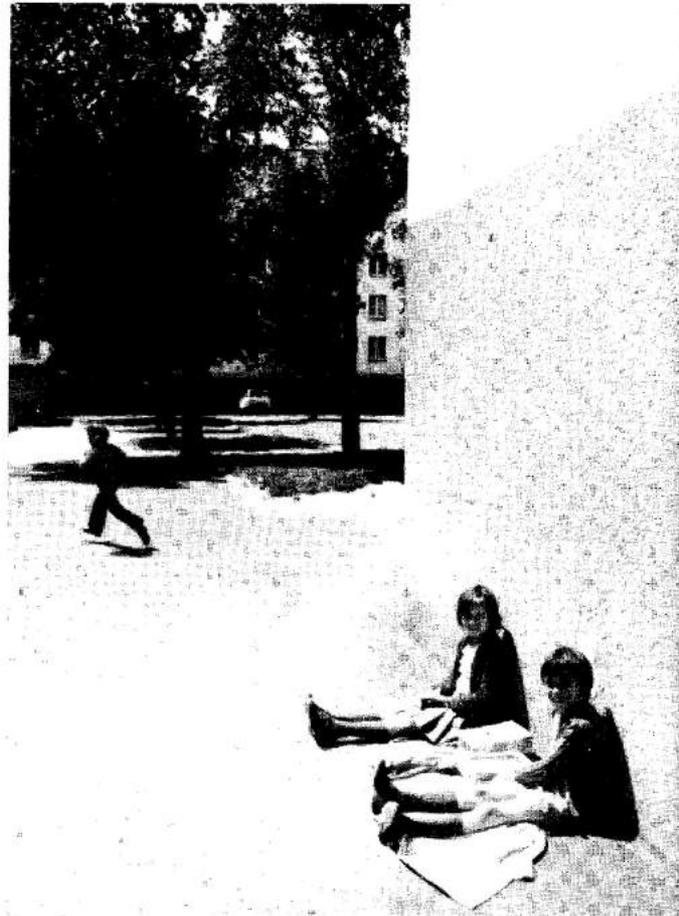
Les élus locaux, en majorité PC, ne veulent pas prendre le risque "de faire des promesses qu'on ne pourrait tenir".

Refus de mobiliser la population devant ces problèmes d'urbanisme. En fait, la rapidité de l'étude les a presque arrangés

Pas question de reposer le problème de l'utilisation des équipements actuellement en place sur le quartier : PMI, halte garderie, accueil de la caisse d'allocation (cours de couture ou de cuisine pour votre petit mari..).

La maison d'animation - le CLEC - qui propose des activités par trop sophistiquées (tissage, photo) ne correspond absolument pas aux besoins du quartier. Alors..."on compose"... pour faire progresser d'autres formes d'équipement : atelier mécanique, maison de quartier qui pourrait canaliser les désirs de la population, l'accueil des adolescents, des associations d'enfants et non pas un équipement aseptisé - peut-être avoir des maisons pour les petits qui seraient pris en charge par les femmes du quartier (formation FPA et salaire

à mis temps) ceci pour s'occuper des enfants non scolarisés sous d'autres formes que l'agression... et avec d'autres moyens que la halte-garderie, ce self-service de la garde des enfants.



La municipalité reconnaît l'intérêt de cette action qui apaise un quartier chaud, ternissant l'image de marque de la ville. Mais faut il attendre que les limites du vivable soient atteintes pour favoriser un semblant d'étude d'urbanisme à l'occasion d'une procédure exceptionnelle, alors qu'au niveau local, la municipalité dispose d'un service d'urbanisme qui dort (et c'est en cela qu'il est plus facile à contrôler) doublé d'une agence qui développe un langage de technocrates - jamais d'études auprès de la population, jamais sur le terrain Néanmoins, la municipalité fait, parfois, preuve de bonne volonté pour faire aboutir un dossier intéressant financièrement et humainement. Elle tente même de convaincre un office HLM récalcitrant pour réhabiliter un quartier... mais ceci à des fins de publicité politique douteuse!!

Cet article ne prétant pas poser le problème de comment mener une autre vie dans un grand ensemble, une vie plus libre... mais il montre bien la réalité des pouvoirs publics devant le logement social qui n'est autre qu'un espace minimum pour reproduire sa force de travail.

Des fenêtres, des rideaux, des rideaux,
des fenêtres, des escaliers, caisses de
raisonnance, mais pour la musique, Des
amplis à engueulades - Jérémiaades - Ragots.

Le matin, la cité se vide des hommes.

Les femmes reconquièrent l'espace.
Enceintes souvent - Astiquant, briquant -
Glacées.

Les mômes, peu de place pour eux. L'herbe
rare où les chiens pissent.

Les enfants ne peuvent s'y asseoir
Le gardien veille.

Le bac à sable où l'on se retrouve l'après-
midi. Rêglées. Le cul posé sur une chaise
de camping. Jamais par terre - C'est sale.!!

L'angoisse de la saleté. Des tricots, mais
jamais un bouquin. Jamais les mains inoc-
cupées.

Les enfants parkés dans ce bas - On compte
les seaux, pelles, petites voitures. Le
drame s'il manque un objet. Coincées.

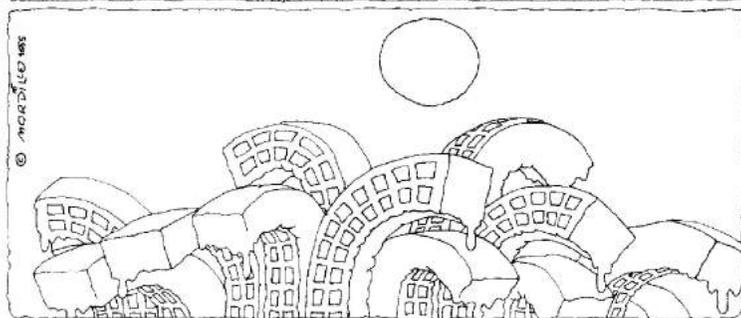
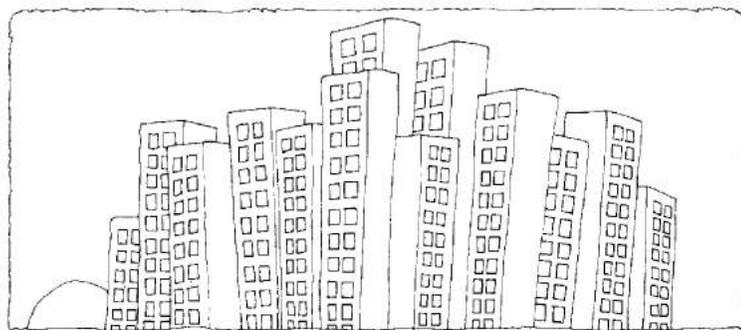
Se cotoyer sans échanger grand chose de
ce qui nous importe. Bloquées.

Failles quelquefois
Les médicaments que l'on avale secrètement
pour ne pas dire ce mal à vivre, ses plaies
à vif. Longues conversations si anodines
où perce le désarroi.

Sommambules.
La vie par personnes interposées ! enfants,
mari 17 h 30 - 18 h 00 - 18 h 30 des
heures ponctuées et qui s'égrènent.

Les maris reviennent.
C'est fini, les portes se referment sur ...
vous serez là, demain, madame !

PIERRETTE



de la famille. Mais en général, la jeune fille est destinée, quelque soit son milieu familial au mariage, donc au rôle de MERE. Du fait de son manque de formation, la femme accède aux emplois des secteurs économiques où la main-d'oeuvre ne demande aucune qualification ce qui permet de la sous-payer. Ainsi on assiste, depuis quelques années à l'augmentation du nombre des ouvrières spécialisées (OS). En contre partie, il y a une diminution du nombre des travailleurs immigrés (due à une décision gouvernementale). On peut émettre l'hypothèse que la main d'oeuvre féminine tend à remplacer la main d'oeuvre étrangère. Ce manque de formation entraîne les femmes vers les secteurs économiques où l'exploitation est la plus forte. Mais attention, Messieurs les Patrons, car si les immigré n'avaient pas la possibilité de s'organiser, les femmes vont peut-être contribuer, en se regroupant sur leur lieu de travail à l'émancipation commune de tous les exploités!!



HÉ M'SIEUR

Me voilà repartie dans un sujet tant de fois débattu... à savoir la difficulté d'être militante dans un groupe où il y a une majorité de militants. La difficulté! Je devrais dire les difficultés! Mais il vaut mieux que je vous raconte ma dernière réunion mixte...

Nous étions quatre : deux filles, deux garçons. Nous parlions d'un texte écrit par l'un des garçons. La copine se levait à 5 heures le lendemain, habitait à l'autre bout de Paris, bref elle est partie avant la fin de la réunion. Et je suis restée seule représentante de mon sexe. Je n'ai pas dit grand chose à cette réunion. Pourtant, pour une fois, j'y étais venue sans appréhension. Le sujet du texte m'intéressait beaucoup. D'ailleurs, pendant la première demi-heure, j'ai tout de même participé. Mais... vous connaissez... les hommes qui parlent... et ne regardent que ceux de leur sexe. Vos phrases qui ne rencontrent que leur indifférence ou leur incompréhension. A certaines de mes interventions jugées sans intérêt, on a répondu : "C'est pas ça! mais..." pour dire exactement la même chose, avec d'autres mots. Et ces mots là devenaient tout d'un coup plein d'intérêt. Je suis toujours épatée dans ces réunions par l'assurance des hommes. Ils connaissent tout! Ils ont un avis sur tout! Et comme ils se prennent au sérieux les uns les autres.

Bref, dans ces réunions j'en arrive à douter de mon existence. Et surtout, je me pose la grosse question : "pourquoi est-ce que je milite avec des gens qui ne me considèrent absolument pas,"

C'est dur de voir des COPAINS vous MEPRISER! car ce sont des copains! très sympathiques et tout et tout! l'un deux est même mon copain comme on dit... J'ai tellement gueulé déjà à tant de réunions, j'en ai déjà tellement "gâchées" et pour ne voir aucun changement... que je ne sais plus comment réagir. Alors je me tais complètement, je ne les regarde même plus, j'attends que ça se passe, espérant que mon attitude complètement passive va tout de même les choquer. Mais non... ils ne la remarquent pas!

Le problème pour moi est de savoir ce que je peux espérer faire d'intéressant avec eux dans ces conditions... et s'il est réellement possible de militer avec des hommes... s'il est possible de rester dans un groupe dont je sui-



que celui qui vient de penser "encore une idée de bonne femme" nous tance, il a gagné!!!

exclue de fait. J'emploie la première personne pour plus de commodité, mais je sais très bien que c'est le problème de la plupart des militantes.

Je ne sais pas quoi faire : en quittant ce groupe j'aurais l'impression de renoncer à quelque chose auquel je tiens. C'est trop bête! Mais c'est de plus en plus intolérable et il arrive toujours un moment où l'on est forcée de partir.

MARIE-HELENE

LA REPRESSION

DU

SILENCE



à travers la presse libertaire/féministe

* ZERO - Journal périodique anarchiste - anarcho-féministe anglais.

"ZERO est un Collectif d'anarchistes et de féministes anarchistes avec l'objectif de réunir les liens de l'anarchisme et du féminisme. Ce mouvement existe aux USA depuis 1971 et nous sentons la nécessité de développer une perspective anarcho-féministe. Nous ne nous contentons pas uniquement de renverser le capital, mais en plus nous désirons une révolution sociale et sexuelle complète, le renversement simultané du capital, du patriarcat et de l'état!"

Dans le No de aout-sept. 78, aborde l'antiautoritarisme dans la vie quotidienne et les luttes au niveau international.

ZERO, rising free,
182 Upper Street London N.I.

* BOLLETTINO DALLE DONNE LIBERTARIE: (bulletin des femmes libertaires)-journal périodique de femmes libertaires italiennes de Turin;

Bollettino dalle donne libertarie
C.D.A. Via Guido Reni 96/6
10136 Torino

* MUJERES LIBRES (Femmes Libres) -journal périodique de femmes libertaires espagnoles, qui participent entre autre à la création d'athénées culturelles pour les femmes (No 4). Mujeres libres-c/cardenal casanas No 5?, principal-Barcelona-2

* LA REVUE D'EN FACE- revue bimestrielle de politique féministe; dans le No 3 (fév.78), un dossier intéressant sur le viol et des alternatives aux assises pour la lutte contre le viol.

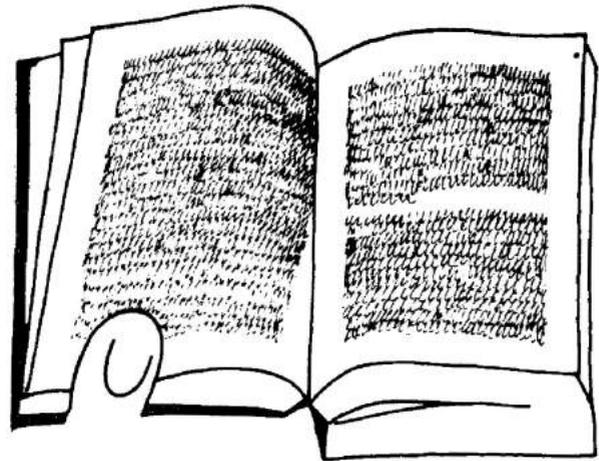
La revue d'en face: 46 rue Ste-Anne - 75002 Paris

* HISTOIRES D'ELLES - Journal mensuel de libre expression féministe.

Le projet du journal est le suivant: "nous voulons inventer ensemble une information qui soit notre, créer une autre actualité"

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

dir de Dub Françoise Gilles



* LA LANTERNE NOIRE No 4, à propos du viol, "Justice populaire- justice bourgeoise: mêmes prisons" - No 10, "Les racines de la domination", "Les femmes dans le mouvement révolutionnaire", "La poussée anarchiste revient à la vie".

- No 11, "Le féminisme en question"
P. Blachier B.P. 14
92360 Meudon-la-forêt

* REVUE ANARCHISTE No 2/3, "A propos du mouvement des femmes" - 20 rue Orfila 75020 Paris

* LA GUERRE SOCIALE No 2, "Misère du féminisme": article intéressant par les problèmes soulevés, même si l'on n'est pas en accord avec l'analyse.
- La Guerre Sociale, 2 rue Wurtz 75013 Paris

AUTOMNE 78 3.50 F N°1

centre de documentation femmes

Ce centre se veut un lieu de regroupement d'informations à l'heure actuelle dispersées, un lieu de diffusion de cette information, et un lieu de recherches et de réflexion... un centre de documentation pour le mouvement des femmes, reflétant sa diversité et sa richesse.

Documentation femmes: 110 rue du Chateau 75014 Paris, Tel: 322 34 79